

XYZ. La revue de la nouvelle

La souveraine

Claude-Emmanuelle Yance



Numéro 120, hiver 2014

Dettes : pile ou faces cachées des intérêts composés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yance, C.-E. (2014). La souveraine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (120), 49–51.

La souveraine

Claude-Emmanuelle Yance

ALEXANDER porte le canot sur son dos et se fraie un chemin à travers la forêt. Il entend à peine le pas de l'Indienne derrière lui. Pourtant il sait qu'elle est là. Comme attachée à lui. Elle l'a délivré, mais c'est elle, maintenant, qui est liée à lui, à la vie à la mort.

Il aurait pu y rester, il aurait dû y rester. D'autres avant lui ne sont jamais revenus de la Terre de Rupert, emportés par leur quête féroce de fourrures. Il avait entendu des histoires, il sait maintenant qu'elles étaient vraies. Il n'a plus qu'un désir, qu'une urgence, s'éloigner le plus rapidement possible de la baie James, où il a failli laisser sa vie.

La nuit tombe et ils vont devoir dresser un camp pour s'abriter. Il dépose le canot au bord de la rivière et cherche le meilleur endroit. Là, un îlot, juste en face. Il distingue une courte plage de sable et du bois mort qui lui permettra de faire un feu. Ensemble, ils rangent les ballots dans le canot et pagaient sur une courte longueur. Il n'a eu besoin de rien dire, elle a compris, comme si elle lisait dans ses pensées. Il tire le canot sur le sable et commence à ramasser du bois. Elle apporte des pierres plates pour former un cercle. Pendant qu'il prépare le feu, elle coupe de jeunes arbres et les attache ensemble par une extrémité pour faire les montants d'un petit tipi. Puis elle cherche dans le canot une pièce de toile qu'elle noue à ce cadre. Il l'aide à transporter des fourrures pour faire une couche, à l'intérieur du tipi, et elle tire des provisions du sac. Sur une pierre, elle dépose du poisson salé et sur une autre un peu de viande d'orignal. Il taille en pointe un bâton puis embroche un ruban de viande qu'il met à griller. Quand l'odeur monte, elle tourne la tête vers lui et sourit. Il lui donne une bouchée. Plus tard, elle rampera à l'intérieur du tipi et lui s'enroulera dans une couverture auprès du feu.

Il reste les yeux grands ouverts. Même après des semaines, chaque fois qu'il y pense, son cœur recommence à battre à 49

toute vitesse. Il voudrait oublier, mais il ne le peut pas. Les images s'imposent comme pour lui interdire à jamais de revenir à cette terre de Caïn. Son arrivée au poste de traite avec Fisher et Grandmaison, son sentiment que la colère gronde chez les Indiens. Il regarde, il écoute autour de lui, il comprend que l'hiver a été dur, que les Indiens n'ont pas eu en échange de leurs fourrures les denrées et les outils qu'ils exigeaient. Ils ont laissé les fourrures, mais ils n'ont qu'une envie, se venger, se faire payer. Les autres commerçants n'ont pas l'air de s'en préoccuper. Les retrouvailles sont toujours propices à d'énormes beuveries. Mais pour une rare fois, les Indiens n'y participent pas. Ils restent à l'écart et observent la scène avec un œil mauvais. Puis, c'est l'attaque. Il n'a jamais vu ça, jamais vu une telle pagaille, jamais vécu une telle épouvante, jamais senti sa vie aussi fortement en danger, jamais éprouvé une telle impuissance. Et le feu, le feu, l'odeur de chair brûlée !

Il est emmené pieds et poings liés dans un campement cri puis attaché à un arbre, dépouillé de tous ses vêtements. Il ne connaît pas les hommes qui ont été faits prisonniers en même temps que lui, il ne sait pas ce que sont devenus Fisher et Grandmaison. C'est au tour des sauvages de boire et de danser, en narguant les captifs. Vont-ils les échanger contre des provisions, vont-ils les tuer simplement, vont-ils les torturer ? La peur tend tous ses membres et les liens déchirent sa chair. On détache l'homme à côté de lui. Quand il se croit libre et qu'il se met à courir pour échapper à ses ravisseurs, on l'abat sans faire de manières. Puis la danse recommence. Il y a des femmes aussi dans la bande qui martèle le sol en cadence. L'une d'elles, plus jeune, lui tourne autour et le regarde intensément. Il croit qu'elle va le dévorer. Puis la danse s'enflamme et, soudain, c'est le noir. La danse s'arrête. Il ne comprend plus rien. Il secoue la tête pour faire tomber la capuche qui lui bouche la vue. Une main soulève le vêtement en peau, c'est un vieillard. Ses yeux sont enfouis profondément dans son crâne, son visage est impassible. Il prend le manteau qui recouvrait la tête du prisonnier et le tend à la jeune fille. Elle reste là à le

50 regarder. Comme à regret, un homme vient couper les liens

qui entravaient ses pieds. On le détache de l'arbre et, les mains toujours liées dans le dos, il est poussé vers la jeune femme. Il lui appartient désormais.

Elle l'a entraîné vers son tipi, l'a forcé à s'allonger sur le ventre sur les fourrures, lui a délié les mains et, avant qu'il ait pu faire quoi que ce soit, l'a retourné et s'est assise sur lui pour l'empêcher de bouger. Mais il a compris. Il ne bougera pas. Il lève les bras comme pour se rendre. Et il se rend, en effet. Son regard accroché à celui de l'homme, elle enlève sa chemise et délace ses culottes de peau qu'elle enlève avec agilité, mais sans desserrer son emprise sur l'homme allongé entre ses jambes. Elle est restée un moment hésitante, puis prudemment, délicatement, s'est allongée sur lui. Lui n'a plus voulu bouger.

Il n'a pas cherché à s'enfuir. Puis l'automne est arrivé et le ventre de la femme s'est mis à grossir. Alors, avec les quelques mots d'anglais qu'elle sait, elle l'a poussé à partir. Comment un Blanc pourrait-il survivre à l'hiver de la Terre de Rupert ? Mais maintenant, il ne veut plus en être séparé, son arbre, c'est elle. S'il doit partir, retourner à Rivière-du-Loup, ce sera avec elle. Elle n'a rien dit, mais elle a commencé à préparer les ballots de fourrures et la nourriture pour le voyage. Ils sont partis, elle vers l'inconnu, lui vers son pays.

Elle est de nouveau allongée sur lui. Il aime son poids, il aime son odeur, il se rend. Comme chaque fois. Il ferme les yeux sur les étoiles et ensemble ils roulent sur les peaux qui les protègent de la terre humide. « Donne-moi un nom... » Il ouvre grand les yeux, il n'a jamais pensé à lui donner un nom, il l'a prise comme elle était, une femme crie avec un nom cri. « Donne-moi un nom... ce n'est plus mon pays. » Il la regarde intensément, il cherche, il hésite. Au-dessus de lui, elle le fixe avec des yeux ardents. Le mot reste coincé dans sa gorge. Elle est sa dette. Une dette dont il ne sera jamais quitte. Surtout maintenant qu'elle commence à se décliner en générations à venir. Alors il murmure : « *Sovereign*. » Elle se redresse. Son regard hésite, cherche puis s'éclaire. Elle se détend et sourit. Elle se lève, se sépare de lui, la tête haute, et marche sur le feu.